

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents

Autre " 5 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 8 OCTOBRE 1887

No 3



### L'ENQUETE DES BOODLERS

LE MAIRE ABBOTT—Cré fromage puant ! C'est un job difficile de le dépecer.

LADÉBAUCHE—Ça pue pas bon, ça sent le gaz et les vidanges. Pouah ! Il n'y a rien comme les fromages rouges pour se gâter comme ça.

#### Peut-on mourir de peur ?

Peut-on mourir de peur ? se demande le journal médical anglais *The Lancet*, à propos du cas tout récent d'une jeune femme de Keating. L'affirmative ne semble pas douteuse, au moins dans le cas en question. Cette jeune femme, voulant en finir avec la vie, avait avalé une certaine quantité de poudre insecticide, après quoi elle s'était étendue sur son lit, où elle fut trouvée morte au bout de quelques heures. Il y eut en quête et autopsie. L'analyse de la poudre trouvée dans l'estomac, et qui n'avait même pas été digérée, démontra que cette poudre était absolument inoffensive par elle-même, au moins pour un être humain. Et pourtant la jeune femme était bel et bien morte. Les

médecins chargés de l'affaire estiment que le sujet, doué d'une imagination exaltée et d'un tempérament éminemment nerveux, a dû mourir par syncope, sous le coup de la violente émotion consécutive à l'absorption de la poudre supposée mortelle. *The Lancet* rapproche de ce cas tout récent deux exemples de cruelle mystification, où la mort survint également sous le coup d'une profonde terreur. Le premier est le cas classique d'un condamné anglais du siècle dernier livré à des médecins pour servir à une expérience psychologique, dont la mort fut le résultat. Ce malheureux avait été solidement attaché à une table avec de fortes courroies ; on lui avait bandé les yeux, puis on lui avait annoncé qu'il allait être saigné au cou et qu'on

laisserait couler son sang jusqu'à épuisement complet, après quoi une piqûre insignifiante fut pratiquée à son épiderme avec la pointe d'une aiguille et un syphon déposé près de sa tête, de manière à faire couler sur son cou un filet d'eau qui tombait sans interruption, avec un bruit léger dans un bassin placé à terre. Au bout de six minutes, le supplicié, convaincu qu'il avait dû perdre au moins sept ou huit pintes de sang, mourut de peur. Le second exemple est celui d'un portier de collège qui s'était attiré la haine des élèves soumis à sa surveillance. Quelques-uns de ces jeunes gens s'emparèrent de sa personne, l'enfermèrent dans une chambre obscure et procédèrent devant lui à un simulacre d'enquête et de jugement. On réca-

pitula tous ses crimes ; on conclut que la mort seule pouvait les expier et que cette peine serait appliquée par décapitation. En conséquence, on alla chercher une hache et un billot, qu'on déposa au milieu de la salle. On annonça au condamné qu'il avait trois minutes pour se repentir de ses fautes et faire sa paix avec le ciel. Enfin, les trois minutes écoulées, on lui banda les yeux et on le força de s'agenouiller, le col découvert, devant le billot, après quoi les tortionnaires lui donnèrent sur la nuque un grand coup de serviette mouillée et lui dirent, en riant, de se relever. A leur extrême surprise, l'homme ne bougea pas. On le secoua, on lui tâta le pouls. Il était mort. Mort de peur, évidemment, sous l'influence de la terrible épreuve à laquelle il venait d'être soumis.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.  
L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine.  
Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 8 OCTOBRE 1887



L'histoire du rédacteur de l'*Etendard* s'opposant à la publication des annonces officielles du gouvernement Mercier dans les colonnes de son journal et refusant les impressions des rapports des départements et n'acceptant ces entreprises que lorsque son conseil d'administration l'y oblige péremptoirement, nous rappelle l'habitant et son veau.

Lorsque l'habitant en question jugea qu'il était opportun d'arracher le veau au sein de sa mère, afin de lui faire boire du lait dans une auge pour la première fois, ce dernier se mit en insurrection contre le fermier. Celui-ci faillit lui arracher les oreilles en le tirant vers l'auge. Lorsque le jeune animal eut le nez dans le lait, il s'y détecta à tel point que son maître faillit lui arracher la queue pour l'empêcher de boire trop longtemps.

Cette historiette mériterait les honneurs de la gravure ; Crinclin devrait nous faire une caricature là dessus.

LA CONTESTATION D'YAMASKA

Nos lecteurs ont dû apprendre par les grands journaux comiques que la contestation de l'élection de M. Vanasse dans Yamaska avait été déboutée. Il est naturel de supposer que le député au fédéral, après s'être enlevé cette épine du pied, a dû éprouver une satisfaction portée à sa troisième puissance et que les libéraux qui voulaient lui enlever son mandat et le déqualifier pour sept ans, ont dû avoir la figure longue comme une journée sans pain.

Vous vous trompez, mes petits agneaux, vous broutez à belles dents l'herbe de la déception dans le champ de l'erreur.

Ce sont les gros bonnets rouges du comté qui nagent aujourd'hui dans un océan de félicité. Les purs d'Yamaska ont été se tremper dans les flots du Pactole. Ils ont capitulé devant Sa Majesté le roi Dollar, en renonçant à leur projet d'invalider l'élection de M. Vanasse. Nous ignorons le montant de la somme qu'ils ont exigée, mais nous savons que les chefs rouges se sont payé un sardanapale intime où le champagne a été bu à tire larigot. La bourse de ces messieurs est devenue subitement pléthorique et l'un d'eux immédiatement après le règlement de la contestation s'est empressé de se rendre à Montréal où il a acheté chez un ébéniste de la rue Notre-Dame un ameublement de luxe pour sa maison.

Bref le règlement du procès de M. Vanasse doit être mis dans le même sac que celui de l'élection de feu M. Mousseau.

C'est le cas de dire avec Virgile :

Quid non mortalia pectora cogis  
Auri sacra fames.

Amour sacré des tokens, que de bêtises tu fais faire aux habitants !

La situation alarmante de l'Europe

D'après la presse parisienne et américaine.

Les faits divers suivants ont paru avant-hier dans le *Figaro* de Paris :

Johann Schmidt a été arrêté pour avoir joué du cornet à piston sur le boulevard de Sébastopol au milieu de la nuit. Il a été traduit en police correctionnelle et il en a été quitte pour une verte réprimande.

Le comte Von Munster, l'ambassadeur prussien, est parti pour aller visiter sa famille dans le Hanovre.

Fraulein von Karotten, la chanteuse bavaroise n'a pu recevoir ses amis hier, à cause d'une migraine qui l'a retenue à son hôtel.

Une bande de gamins se sont amusés hier après-midi à lancer des pétards devant l'ambassade allemande et ont causé un rassemblement d'une vingtaine de badauds qui a été dispersé par un sergent de ville.

Ces notes locales du journal français ont donné lieu aux dépêches suivantes qui ont été envoyées par le câble aux journaux des Etats-Unis et du Canada.

Le sentiment d'hostilité qui anime la France contre la Prusse s'accroît tous les jours.

Les Allemands résidant à Paris sont en butte à de nombreuses persécutions qui rendent la situation des plus alarmantes.

On s'attend à une déclaration de guerre avant vingt-quatre heures. Il règne une panique à la bourse et les affaires en général sont paralysées.

Herr Johann Schmidt, ex-directeur du grand opéra de Strauss von Seidlitz, a été arrêté hier après-midi, sur le boulevard de Sébastopol, sans raison légitime. Il est maintenant en prison et on refuse de lui donner un procès.

Les persécutions sont aussi dirigées contre les femmes. Mademoiselle Fraulein Von Karotten, la prima dona bavaroise, qui voulait se promener hier près de son hôtel en a été empêchée par une populace furieuse qui s'était massée près de sa porte. Elle aurait été assurément attaquée si elle s'était montrée sur la rue. L'émotion lui causa une attaque de nerfs et elle dut rester enfermée dans ses appartements pendant toute la journée du lendemain.

La fureur populaire ne connaît plus de bornes et hier elle a atteint son paroxysme lorsqu'on a voulu faire sauter l'ambassade allemande à l'aide de la dynamite. Des barricades ont été érigées dans les rues avoisinant l'hôtel qui a été attaqué par la populace ; tous les carreaux ont été brisés et les murailles démolies en plusieurs endroits. La police a été impuissante contre la foule et on a dû faire venir un escadron de cuirassiers pour rétablir l'ordre. Dans la mêlée le comte de Munster, l'ambassadeur prussien, a réussi à se sauver sous le déguisement d'un cuisinier, en passant par une porte cochère. On dit qu'il s'est réfugié dans le Hanovre.

Le gouvernement du président Grévy a ordonné la suppression des rapports de cette échaffourée dans la presse locale et notre correspondant a été le seul journaliste étranger qui ait réussi à se procurer des renseignements exacts sur ces malheureux incidents.

L'enquête des Boodlers.

L'enquête municipale sur les Boodlers n'avance pas plus rapidement dans son affaire qu'un cocher de place pris à l'heure. Les enquêteurs se livrent deux fois par semaine à l'exercice bien connu de tourner autour du pot.

Ils sentent bien ce qu'il y a dedans, mais ils n'osent pas enlever le couvercle, de crainte d'être asphyxiés par l'odeur.

Le public voudrait s'approcher pour voir l'intérieur du pot, mais on le tient constamment dans la fumée et la vapeur de l'incertain.

Définitivement l'investigation, si elle se continue comme elle a commencé, ne cristallisera aucune des accusations portées contre les Boodlers.

Que voulez-vous, les trois-quarts des témoins ont les oreilles dans le crin chaque fois que les avocats leur posent une question de nature à compromettre un échevin. Ils se renferment dans un mutisme désespérant lorsqu'ils doivent répondre à une question importante.

Le VIOLON avait un reporter chargé de lui donner un compte-rendu de l'enquête.

Voici les détails d'un interrogatoire :

L'avocat.—Comment vous appelez-vous ?

Le témoin.—Je m'appelle Dumaine.

L'avocat.—Avez-vous eu un contrat pour les vidanges de la corporation ?

Le témoin.—Oui, comme manière ?

L'avocat.—Avez-vous donné une certaine somme d'argent à un des échevins pour avoir cette entreprise ?

Le comité dit que le témoin ne doit pas répondre à cette question attendu qu'il n'y a pas d'accusation de cette nature portée contre les échevins.

L'avocat.—Dites nous si vous avez en aucun temps donné de l'argent à des échevins ?

Le témoin.—Je ne m'en rappelle pas.

L'avocat.—Avez-vous fait des soumissions pour le contrat des vidanges ?

Le témoin.—Je ne m'en rappelle pas.

L'avocat.—Vous rappelez-vous de ce qui s'est passé avant que l'on vous ait donné le contrat ?

Le témoin.—Je ne me rappelle rien de tout cela. Quant aux échevins, ni vus, ni connus, je vous embrouille.

On continue alors l'interrogatoire du témoin comme suit :

L'avocat.—A quelle heure vous levez-vous ?

Le témoin.—A six ou sept heures du matin, ça dépend.

L'avocat.—Portez-vous des corps et des chaussons de laine ?

Le témoin.—En hiver seulement.

L'avocat.—Fumez-vous la pipe ou le cigare ?

Le témoin.—Je fume la pipe.

L'avocat.—Fumez-vous du tabac importé ou du tabac canadien ?

Le témoin.—Du tabac canadien.

L'avocat.—Vous couchez-vous avec un bonnet de coton ?

Le témoin.—Je porte une tuque de laine rouge ou bleue.

Le maire.—C'est assez, messieurs, le témoin peut se retirer.

On appelle un nouveau témoin.

Celui-ci déclare qu'il ne répondra à aucune question à moins qu'il n'y soit autorisé par l'échevin dont il est fait mention dans son interrogatoire.

Un autre se retranche derrière le secret professionnel et il n'y a rien au monde pour lui délier la langue.

Un autre est absent de la ville pour quinze jours.

Maintenant comment voulez-vous qu'il sorte quelque chose de sérieux de cette enquête ?

Le boodlage existe, chacun sait ça. Mais le moyen d'avoir une preuve concluante contre les coupables, c'est là le *tu autem*. Nous est avis que le comite d'enquête a entrepris de chercher une aiguille dans un voyage de foin.

Il y avait pourtant un moyen d'arriver à la vérité, c'était d'adopter le même moyen qu'ont pris les citoyens de Chicago pour purger leur conseil des boodlers qui l'infestaient. Ce moyen serait de souscrire une somme de \$300,000 pour acheter quelque contracteur ou quelque spéculateur qui se laisserait allécher par un appât habilement offert.

L'arrestation des boodlers de Chicago a coûté \$600,000 à ses contribuables. Nous avons dit \$300,000 pour Montréal ; ce n'est pas trop, si l'on tient compte de sa population actuelle.

Qu'importe aujourd'hui les noms des boodlers de notre hôtel de ville sont dans toutes les bouches et aux prochaines élections municipales, attendons-nous à une razzia. L'enquête n'entraînera pas l'arrestation des coquins, mais elle aura pour effet de les faire condamner par le vote populaire.

A bas les boodlers !

Les chasseurs des Iles de Sorel



Black Joe chassant dans les îles de Sorel.

La chasse, dit un chroniqueur du moyen-âge, sert à fuir tous péchés mortels ; bon veneur a en ce monde joie, liesse et déduit, et après aura paradis encore.

Saint Eustache et Saint Hubert étaient tous deux passionnés pour la chasse. Malgré cela le VIOLON est loin de partager l'avis du vieux chroniqueur lorsqu'il dit que le chasseur fuit tous péchés mortels. S'il avait connu les chasseurs de Montréal qui vont tous les automnes dans les îles de Sorel, il n'aurait jamais émis cette opinion.

Nous n'apprenons rien à nos lecteurs en leur disant que les Nemrods de Montréal qui prétendent faire des massacres terribles de canards à l'entrée du lac St-Pierre, ne sont que des violateurs éhontés du huitième commandement de Dieu :

Faux témoignage ne diras  
Ni mentiras aucunement.

Avez-vous jamais vu un chasseur de vos amis revenir de Sorel sans vous larder de mensonges à triple détente ?

Si quelques lecteurs du VIOLON doutent de la chose qu'ils s'embarquent le dimanche soir à Sorel à bord du *Trois Rivières*. Ils verront sur le pont du vapeur ces chasseurs intrépides avec des carnassières bondées de canards et d'autres gibiers à plumes.

Tenez, nous disait dimanche dernier un employé du *Trois-Rivières*, regardez ce Montréalais avec sa charge de gibier et son fusil à deux coups. C'est Black Joe, qui ne voit pas plus clair qu'une taupe. Rendu à Montréal il jurera ses grands dieux qu'il a abattu aujourd'hui cinq ou six douzaines de canards sauvages. L'autre chasseur à côté de lui c'est le conducteur Bob Jelly du Pacifique. Il n'a pas tué ce gibier. Celui qu'il porte à la main a été acheté hier soir chez un commerçant du marché. Lorsque Black Joe aura raconté sa chasse invraisemblable, Jelly sera là pour confirmer la blague en tous points. Si l'on doute des paroles de Jelly, Charles Meunier, sera là pour les appuyer.

Malheureux chasseurs ! si vous étiez les seuls habitants de la terre, la Vérité ne sortirait pas une seconde de son puits pour humer l'air frais du dehors.

Nous Marions Virginie

"Nous marions Virginie," tel est le titre d'un roman désopilant, par Eugène Chavette, qui a été publié par *La Bibliothèque Française* au commencement du mois dernier.

Il est difficile de trouver dans la littérature moderne rien de plus drôle que cet ouvrage.

Outre cette œuvre remarquable, on trouve dans le même volume "Julia de Trécor," par Feuillet, un roman que le succès a consacré et qui est un chef d'œuvre du genre.

Enfin, et toujours dans le même numéro, une charmante nouvelle de G. Ohnet, intitulé "Le malheur de tante Ursule."

Ces trois ouvrages de premier ordre et qui coûteraient un dollar chacun, en librairie, sont contenus dans un seul volume de *La Bibliothèque Française*, au prix de 15 cts.

Une fable-proverbe du Tam-Tam :

Deux blancs qui voyageaient, l'un maigre, l'autre gras,  
Sans se quereller fort ne pouvaient faire un pas.  
La dispute parfois tournait vraiment à l'aigre,  
Le grassouillet blaguait énormément le maigre.  
Sans escorte un beau jour ayant poussé trop loin,  
Ils sont pris par des Noirs embusqués dans un coin.  
L'homme gras aussitôt par ces vilains sauvages,  
Est saisi, puis mangé par nos antropophages.  
En voyant embrocher le Gras, le Maigre dit :  
Trop gras, t'es cuit !

\*\*

Simple réflexion :  
Il y a des peuples qui sont plus faciles que d'autres à révolutionner.  
Ainsi, il suffit d'avoir un habit pour pouvoir soulever les Basques.



COUPS D'ARCHET

Un monsieur entre dans une buvette de la rue Sainte Catherine et, après avoir payé sa consommation, il reçoit comme monnaie de l'aubergiste une pièce de cinq centins affreusement mutilée.

—Est-ce que vous ne pourriez pas, dit-il, me rendre ma monnaie avec une pièce de meilleure mine ?

—Ce Cinq centins est bon—Vous voyez bien qu'il n'est pas percé.

—Il est vrai qu'il n'y a pas de trou dedans, mais cette pièce n'a pas une forme bien gracieuse. J'aurai de la difficulté à la faire passer.

—Elle est pourtant bien facile à passer.

—Pardonnez, monsieur, elle ne l'est pas.

—Au contraire, mon ami, elle est très facile à passer.

—Si elle est facile à passer, pourquoi ne passe-t-elle pas avec moi ?

—En effet, je commence à croire que c'est peut-être le cas. Et l'aubergiste donna une bonne pièce au client.

\*\*

Pendant les dernières assises de la cour du Banc de la Reine, le juge faisait l'allocution ordinaire aux petits jurés, lorsqu'un de ces derniers perdit connaissance et s'affaissa près de son siège. Son Honneur venait de dire : "Messieurs les petits jurés, avant d'en arriver à un verdict, vous prendrez en considération la déposition de chaque témoin de la défense et vous lui donnerez son plein poids."

Aux mots plein poids, le juré eut une syncope.

C'était un marchand de charbon.

\*\*

**Buvez de l'Eau de St. Léon pour guérir le rhumatisme, la constipation et la dyspepsie. Dépôt Central No. 54. Carré Victoria. Téléphone 1432.**

\*\*

Avant de prétendre que la queue d'un cochon n'est d'aucune utilité pour son propriétaire, rappelez-vous que vous avez vous-même en arrière de votre habit deux boutons qui ne boutonnent rien du tout.

\*\*

On dit que les éléphants sont sujets au rhumatisme. Mais il y a une phase de la terrible maladie par laquelle ils ne passent pas. Ils n'entendent pas parler les gens qui connaissent des remèdes infailibles pour leur mal.

\*\*

Un homme d'ordinaire ne commence pas à devenir un menteur sérieux avant de posséder un chien.

**La guillotine.**

On sait que Pranzini, récemment exécuté à Paris, a été très crâne sur l'échafaud ; véritable comédien, il a joué son rôle jusqu'au bout, et dame ce ne doit pas être chose facile.

Nous avons voulu savoir quelle a été l'attitude des criminels les plus célèbres devant l'échafaud, et les recherches que nous avons faites établissent que la plupart ont su, tout comme l'assassin de la rue Montaigne, rester maîtres d'eux-mêmes dans cette minute suprême.

\*\*

Lacenaire est celui dont la nature se rapprochait le plus de celle de Pranzini. Comme lui, il avait reçu une certaine éducation et il a posé jusqu'au dernier moment. Il fut exécuté en même temps que son complice Avril.

Il se présenta à l'avant-grefe, ou l'on devait procéder à la toilette des condamnés le cigare à la bouche, avec une assurance qui n'était pas exempte d'affectation. Il demanda le même vêtement qu'il portait à la cour



**LA MÈRE MERCIER ET SES NOURRISSONS**

LA MÈRE MERCIER — Quelle nation d'enfants ! Anselme, veux-tu bien te taire ! Tu n'es jamais content.

ANSELME — Honoré a deux biberons à présent et moi je n'en ai qu'un ; j'en veux deux comme lui.

LA MÈRE MERCIER — Attendez un peu, mes mauvais garnements. Laissez-moi emplir les suçons des autres. Je vous promets une dégelée à tous les deux.

d'assises ; on s'empressa de le lui donner : c'était une redingote qu'il jeta en manteau sur ses épaules.

Avril ne fit point parade de son assurance comme Lacenaire, mais il montra un sang-froid extraordinaire. Le jour commençait à poindre, et, comme on était au mois de Janvier, Avril ne put réprimer quelques frissons. Alors, parodiant sans le savoir le mot célèbre de Bailly ;

—Diable ! dit-il, je tremble de froid. On est capable de croire que j'ai eu peur.

Il demanda un petit verre d'eau-de-vie pour se réchauffer ; un gardien le lui apporta.

—Merci, mon vieux, dit-il. Et il avala le breuvage d'un trait en faisant claquer sa langue.

Lorsqu'on lui eut attaché les pieds et les mains, comme à Lacenaire, il prit congé des personnes présentes, prononça ces mots, avec l'accent d'une grave bonhomie :

—Adieu, tout le monde !

Arrivé devant la guillotine, Avril, qui devait être exécuté le premier, monta d'un pas ferme les marches de l'échafaud. Rendu sur la plate-forme, il se retourna vers Lacenaire et cria d'une voix forte et assurée :

—Adieu, Lacenaire ! Adieu, mon camarade !

Un imperceptible sourire glissa sur la face pâle de ce dernier, qui avança la tête pour voir tomber celle de son complice. Le bruit du couteau ne le fit même pas tressaillir. Il gravit à son tour les degrés qui le conduisaient à la mort, sans l'aide de personne, et sans dire un mot, il vint lui-même se placer sur la guillotine, toute dégouttante du sang d'Avril.

\*\*

Papavoine, qui fut condamné à mort pour avoir assassiné deux enfants dans le bois de Vincennes, est assurément l'une des plus étranges figures que l'on puisse rencontrer parmi les criminels. On sait que ce malheureux assassina de but en blanc ces pauvres petits, sous les yeux de la mère, sans qu'il pût lui-même indiquer à son action d'autres motifs que des hallucinations par lesquelles il aurait été tourmenté, et la fièvre et le délire qui s'en seraient suivis.

Papavoine fut donc condamné, les jurés ayant cru à la ruse, à l'hypocrisie, à la folie simulée, et n'ayant pas voulu admettre qu'un maniaque sanguinaire eût pu frapper deux victimes sous l'influence d'un vertige.

Il marcha à la mort avec une indifférence complète et comme s'il n'eût pas eu le sentiment de sa situation. Deux fois, pendant le trajet, il demanda si on allait bientôt arriver ; il paraissait impatient d'en finir. Comme le cortège débouchait sur la place, il dit :

—Ce n'est pas de mourir que je regrette ; valétudinaire comme je suis, la vie était un fardeau pour moi. Ce n'est pas même la douleur que doit éprouver ma pauvre vieille mère qui me pèse le plus sur le cœur ; ce sont ces deux pauvres petits enfants que j'ai tués si malheureusement, dont le souvenir empoisonne ma dernière heure. Si mon sang, qu'on va répandre, avait le pouvoir de les ressusciter, j'aurais du bonheur à le voir couler.

\*\*

Dumollard, l'assassin des bonnes, craignit, lui, de s'enrhumer. Il se couvrit avec précaution pour ne pas ressentir le froid de la

uit, et ne perdit pas une minute son calme.

Arrivé près de la machine il la regarda, monta, et se retournant, recommanda à un garde de rappeler à sa femme qu'une voisine, la femme Berthet, leur devait vingt-cinq francs moins un sou.

Ce fut la dernière pensée de cette brute.

\*\*

Castaing, le jeune médecin, qui avait empoisonné deux de ses amis dont il devait hériter, fut moins brillant à l'approche de la mort. Lorsqu'il aperçut l'exécuteur, son visage déjà animé se colora davantage. Il parut craindre que, dans les apprêts qu'on allait lui faire subir, il n'y eût quelque chose qui engendrerait une douleur physique ; c'est du moins ce qu'il dit lui-même, après avoir fait un premier mouvement d'effroi involontaire.

—Surtout, ne me faites pas de mal, je vous en prie, s'écria-t-il. Vous allez me tuer tout à l'heure, il est inutile de me faire souffrir.

Pendant qu'on lui coupait les cheveux, il dit, en faisant allusion à ses victimes.

—Oh ! mes pauvres amis, si vous me voyiez ici, que diriez-vous ? C'est moi qu'on accuse de votre mort. Moi qui aurais donné ma vie pour vous sauver !

La vue de l'échafaud causa à Castaing un frisson convulsif ; ses traits se décomposèrent. L'aspect sinistre de l'instrument du supplice fit sur cette nature molle et efféminée une impression plus profonde que celle qu'y avait produite l'idée même de la mort. Il tomba à genoux sur la première marche de l'échafaud et tendant vers l'aumonier, qui, à ce signe s'était rapproché, des mains suppliantes :

—Absolvez moi, mon père, s'écria-t-il d'une voix lamentable, je suis coupable ! Dieu pourra-t-il me pardonner ?

Enfin, au moment où on imprima à la planche fatale le mouvement de bascule, Castaing murmura d'une voix éteinte :

—Mon Dieu ! je remets mon âme entre vos mains.

\*\*

Voici maintenant le supplicé de fantaisie. Le directeur de la prison s'est approché de lui, et, après l'avoir exhorté au courage, il lui demande s'il désire prendre un réconfortant avant de marcher à l'échafaud.

—Voulez-vous du café, un verre de vin ?

—Je veux des moules !

—Des moules ! Pourquoi ?

—Je vais vous dire. J'adore les moules, mais chaque fois que j'en mange, j'attrape une indigestion. Ma foi, aujourd'hui, je m'en f...iche !

**VARIETES**

Chronique de la mode. Les modistes parisiennes se sont entendues cette année pour rabaisser enfin cet énorme échafaudage qui s'appelait un chapeau féminin. Les dames ont fini, en effet, par apercevoir que l'appendice de fleurs ou de plumes qui dressaient leur pointe menaçante au-dessus de leur tête, n'était pas très commode à insinuer dans une voiture. Or, comme on ne peut pas modifier la forme des carrosses uniquement en vue d'y caser les chapeaux, les dames se sont résignées à abandonner une mode aussi gênante pour elles... que pour les autres.

Un restaurateur marchande des couteaux chez un fabricant, tout en examinant divers échantillons :

—Coupent ils bien demanda-t-il.  
—Oh ! monsieur, comme des rasoirs.  
—Parfaitement, mais pensez vous qu'à un moment donné, dans des repas à prix fixe, ils puissent couper l'appétit aux convives ?

\*\*

Fable instantanée du Tam-Tam :  
Certain mari, voyant sa femme Cléopâtre Ne pouvoir le souffrir, la battit comme plâtre. Madame, dès ce jour, du tout au tout, changea. MORALITÉ  
Frappez, et l'on vous souffrira.

\*\*

A Marseillais, Marseillais et demi. Deux acteurs dramatiques méridionaux se rencontrent au café.  
—Tu sais, dit l'un, malgré la chaleur, malgré les incendies, ma pièce fait toujours de l'argent. On refuse du monde.  
—Bah ! répond l'autre, ce n'est rien auprès de la mienne. Dès la seconde représentation, on refusait tout le monde.  
—Comment ça ?  
—Le théâtre était fermé !

\*\*

Une dame est en pourparlers avec une "candidate" femme de chambre.  
—Je dois vous dire, ma fille, qu'en raison du mauvais état de ma santé, je serai obligée de vous demander certains soins, certains services assez pénibles et quelque peu fatigants.  
—Oh ! madame, ma dernière maîtresse était très malade ; je l'ai soignée pendant deux ans ; je l'aidais à se lever, à se coucher ; je l'habillais, je l'ai même ensevelie ! Ainsi, madame peut être tranquille.

\*\*

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

**LOTERIE NATIONALE**

**Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.**

**La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 19 Octobre 1887**

— SERA DE —  
**\$60,000.00**

**COUT DU BILLET**  
Première Série . . . \$1.00  
Deuxième Série . . . 25 cts

**Demandez le catalogue des prix**

Le Secrétaire,  
**S. E. LEFEBVRE,**  
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

**Réparation de Fourrures**

Donnez vos commandes immédiatement chez C. ROBERT & CIE, afin que vous ne soyez pas obligé d'attendre lorsque le froid sera arrivé. La maison C. ROBERT & CIE, fait une spécialité de la réparation de la teinture et du nettoyage des fourrures de toutes espèces. Les prix de C. ROBERT & CIE sont modérés et l'ouvrage est toujours sûr de donner satisfaction. Soyez prudents en donnant vos commandes au plus tôt.

**C. ROBERT & CIE,**  
Coin des rues St-Laurent et Vitre.

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

PREMIÈRE ÉPISODE

A TARASCON

V

Quand Tartarin allait au cercle.

Le chevalier du Temple se disposant à faire une sortie contre l'infidélité qui l'assiège, le tigre chinois s'équipant pour la bataille, le guerrier comanche entrant sur le sentier de la guerre, tout cela n'est rien auprès de Tartarin de Tarascon s'armant de pied en cap pour aller au cercle, à neuf heures du soir, une heure après les clairs de la retraite.

Branle bas de combat! comme disent les matelots.

À la main gauche, Tartarin prenait un coup-de-poing à pointes de fer, à la main droite une canne à épée; dans la poche gauche, un casse-tête; dans la poche droite, un revolver. Sur la poitrine, entre drap et flanelle, un krish malais. Par exemple, jamais de flèche empoisonnée; ce sont des armes trop déloyales!

Avant de partir, dans le silence et l'ombre de son cabinet, il s'exerçait un moment, se fendait, tirait au mur, faisait jouer ses muscles: puis il prenait son passe-partout, et traversait le jardin, gravement, sans se presser. — À l'anglaise, messieurs, à l'anglaise! c'est le vrai courage. — Au bout du jardin, il ouvrait la lourde porte de fer. Il l'ouvrait brusquement, violemment, de façon à ce qu'elle allât battre en dehors contre la muraille... S'ils avaient été derrière, vous pensez qu'elle marmelade!... Malheureusement, ils n'étaient pas derrière.

La porte ouverte, Tartarin sortait, jetait vite un coup d'œil de droite et de gauche, fermait la porte à double tour et vivement. Puis en route.

Sur le chemin d'Avignon, pas un chat. Portes closes, fenêtres éteintes. Tout était noir. De loin en loin un réverbère, clignotant dans le brouillard du Rhône.

Superbe et calme, Tartarin de Tarascon s'en allait ainsi dans la nuit, faisant sonner ses talons en mesure, et du bout ferré de sa canne arrachant des étincelles aux pavés... Boulevards, grandes rues ou ruelles, il avait soin de tenir toujours le milieu de la chaussée, excellente mesure de précaution qui vous permet de voir venir le danger, et surtout d'éviter ce qui, le soir, dans les rues de Tarascon, tombe quelquefois des fenêtres. À lui voir tant de prudence, n'allez pas croire au moins que Tartarin eût peur... Non! seulement il se gardait.

La meilleure preuve que Tartarin n'avait pas peur, c'est qu'au lieu d'aller au cercle par le cours, il y allait par la ville, c'est-à-dire par le plus long, par le plus noir, par un tas de vilaines petites rues au bout desquelles on voit le Rhône luire sinistrement. Le pauvre homme espérait toujours qu'au détour d'un de ces coupe-gorge ils allaient s'élançer de l'ombre et lui tomber sur le dos. Ils auraient été bien reçus, je vous en réponds... Mais, hélas! par une dérision du destin, jamais, au grand jamais, Tartarin de Tarascon n'eut la chance de faire une mauvaise rencontre. Pas même un chien, pas même un ivrogne. Rien!

Parfois cependant une fausse alerte. Un bruit de pas, des voix étouffées... "Attention!" se disait Tartarin, et il restait planté sur place, scrutant l'ombre, prenant le vent, appuyait son oreille contre terre à la mode indienne... Les pas approchaient. Les voix devenaient distincts... Plus de doute! Ils arrivaient... Ils étaient là. Déjà Tartarin, l'œil en feu, la poitrine hâlante, se ramassait sur lui-même comme un jaguar, et se préparait à bon-

dir en poussant son cri de guerre... quand tout à coup, du sein de l'ombre, il entendait de bonnes voix tarasconnaises l'appeler bien tranquillement:

"Té! vé!... c'est Tartarin... Et adieu, Tartarin!"

Malédiction! c'était le pharmacien Bézuquet avec sa famille qui venait de chanter la *sienna* chez les Costecalde — "Bonsoir! bonsoir!" grommelait Tartarin, furieux de sa méprise; et, farouche, la canne haute, il s'enfonçait dans la nuit.

Arrivé dans la rue du cercle, l'intrépide Tarasconnaise attendait encore un moment en se promenant de long en large devant la porte avant d'entrer... À la fin, las de les attendre et certain qu'ils ne se montreraient pas, il jetait un dernier regard de défi dans l'ombre, et murmurait avec colère: "Rien!... rien!... jamais rien!"

Là-dessus le brave homme entrait faire son bezigue avec le commandant.

VI

Les deux Tartarins.

Avec cette rage d'aventures, ce besoin d'émotions fortes, cette folie de voyages, de courses, de diable au vert, comment diantre se trouvait-il que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon?

Car c'est un fait. Jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, l'intrépide Tarasconnaise n'avait pas une fois couché hors de sa ville. Il n'avait pas même fait ce fameux voyage à Marseille, que tout bon Provençal se paie à sa majorité. C'est au plus s'il connaissait Beaucaire, et cependant Beaucaire n'est pas bien loin de Tarascon puisqu'il n'y a que le pont à traverser. Malheureusement ce diable de pont à été si souvent emporté par les coups de vent, il est si long, si frêle, et le Rhône a tant de largeur à cet endroit que, ma foi! vous comprenez... Tartarin de Tarascon préférait la terre ferme.

C'est qu'il faut bien vous l'avouer, il y avait dans notre héros deux natures très distinctes. "Je sens deux hommes en moi", a dit je ne sais quel Père de l'Eglise. Il l'eût dit vrai de Tartarin qui portait en lui l'âme de don Quichotte, les mêmes élans chevaleresques, le même idéal héroïque, la même folie du romanesque et du grandiose; mais malheureusement n'avait pas le corps du célèbre hidalgo, ce corps osseux et maigre, ce prétexte de corps, sur lequel la vie matérielle manquait de prise, capable de passer vingt nuits sans boucler sa cuirasse et quarante-huit heures avec une poignée de riz... Le corps de Tartarin, au contraire, était un brave homme de corps, très gras, très lourd, très sensuel, très douillet, très geignard, plein d'appétits bourgeois et d'exigences domestiques, le corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança.

Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme! vous comprenez quel mauvais ménage ils y devaient faire! quels combats! quels déchirements!... O le beau dialogue à écrire pour Lucien ou pour Saint-Evremond, un dialogue entre les deux Tartarins, le Tartarin-Quichotte, et le Tartarin-Sancho! Tartarin-Quichotte s'exaltant aux récits de Gustave Aimard et criant: "Je pars!"

Tartarin-Sancho ne pensant qu'aux rhumatismes et disant: "Je reste."

TARTARIN-QUICHOTTE, très exalté: Couvre-toi de gloire, Tartarin.

TARTARIN-SANCHO, très calme: Tartarin, couvre-toi de flanelle.

TARTARIN-QUICHOTTE, de plus en plus exalté:

O les bons rifles à deux coups! ô les dagues, les lazos, les mocassins!

TARTARIN-SANCHO, de plus en plus calme:

O les bons gilets tricotés! les bonnes genouillères bien chaudes! ô les braves casquettes à oreilles!

TARTARIN-QUICHOTTE, hors de lui: Une hache! qu'on me donne une hache!

TARTARIN-SANCHO, sonnait la bonne: Jeannette mon chocolat.

Là-dessus Jeannette apparaissait avec un excellent chocolat, chaud, mûri, parfumé, et de succulentes grillades à l'anis, qui font rire Tartarin-Sancho en étouffant les cris de Tartarin Quichotte.

Et voilà comme il se trouvait que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon.

VII

Les Européens à Shang-Hai.

Le Haut Commerce. — Les Tartares.

Tartarin de Tarascon serait-il un imposteur?

Le mariage.

Une fois cependant Tartarin avait failli partir, partir pour un grand voyage.

Les trois frères Garcio-Camus, des Tarasconnaises établis à Shang-Hai, lui avaient offert la direction d'un de leurs comptoirs là-bas. Ça par exemple, c'était bien la vie qu'il lui fallait. Des affaires considérables, tout un monde de commis à gouverner, des relations avec la Russie, la Perse, la Turquie d'Asie, enfin le Haut Commerce.

Dans la bouche de Tartarin, ce mot de Haut Commerce vous apparaissait d'une hauteur!...

La maison de Garcio-Camus avait en outre cet avantage qu'on y recevait quelquefois la visite des Tartares. Alors vite on fermait les portes. Tous les commis prenaient les armes, on hissait le drapeau consulaire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares.

Avec quel enthousiasme Tartarin-Quichotte sauta sur cette proposition, je n'ai pas besoin de vous le dire; par malheur, Tartarin-Sancho, n'entendait pas de cette oreille-là, et, comme il était le plus fort, l'affaire ne put pas s'arranger. Dans la ville, on en parla beaucoup. Partira-t-il? ne partira-t-il pas? Parions que si, parions que non. Ce fut un événement... En fin de compte, Tartarin ne partit pas, mais toutefois cette histoire lui fit beaucoup d'honneur. Avoir failli aller à Shang-Hai ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme. A force de parler du voyage de Tartarin, on finit par croire qu'il en revenait, et le soir, au cercle, tous ces messieurs lui demandaient des renseignements sur la vie à Shang-Hai, sur les mœurs, le climat, l'opium, le Haut Commerce.

Tartarin, très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait, et, à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr lui-même de n'être pas allé à Shang-Hai, si bien qu'en racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement: "Alors je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consulaire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares." En entendant cela, tout le cercle frémissait...

— Mais alors, votre Tartarin n'était qu'un affreux menteur.

— Non! mille fois non! Tartarin n'était pas un menteur.

— Pourtant, il devait bien savoir qu'il n'était pas allé à Shang-Hai! — Eh! sans doute, il le savait. Seulement...

Seulement, écoutez bien ceci. Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux Méridionaux. Il n'y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse, qu'à Tarascon. L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe: Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire... Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage...

Oui, du mirage!... Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi, et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays où le soleil transfigure tout, et fait tout plus grand que nature. Vous verrez ces petites collines de Provence pas plus hautes que la butte Montmartre et qui vous paraîtront gigantesques, vous verrez la Maison carrée de Nîmes, — un petit bijou d'étagère, — qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame. Vous verrez... Ah! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil... Tout ce qu'il touche, il l'exagère!... Qu'est-ce que c'était que Sparte aux temps de sa splendeur? Une bourgade... Qu'est-ce que c'était qu'Athènes? Tout au plus une sous-préfecture... et pourtant dans l'histoire elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait...

Vous étonnerez-vous après cela que le même soleil, tombant sur Tarascon, ait pu faire d'un ancien capitaine d'habillement comme Bravida, le brave commandant Bravida, d'un navet un baobab, et d'un homme qui avait failli aller à Shang-Hai un homme qui y était allé?

(A continuer.)

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THÉRESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE

Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE

ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL

Boîte 880 B.P.